

24 images

24 iMAGES

Vue panoramique

Yves Lafontaine

Number 42, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22441ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lafontaine, Y. (1989). Review of [Vue panoramique]. *24 images*, (42), 80–86.

THE ACCIDENTAL TOURIST

Chose assez particulière lorsque l'on parle de cinéma américain, et de surcroît hollywoodien, c'est la couleur très personnelle, le ton que Lawrence Kasdan donne à *The Accidental Tourist*. Malgré un mélange de genres qui promène le film de la comédie quasi burlesque au drame sentimental dessinant l'éternelle histoire d'un triangle amoureux, le film conserve une unité, une cohérence dans l'univers qu'il met en place. Bien que le film nous montre ce triangle vécu et senti de l'intérieur, de son centre (un homme partagé entre deux femmes), il ne s'agit bien entendu pas d'un drame psychologique. Les personnages, surtout celui qu'incarne William Hurt, sont beaucoup trop fantomatiques pour avoir quelque distance face à eux-mêmes. Mis à part le personnage de Muriel, ceux-ci n'agissent que par la force des choses, par la force inéluctable de la nécessité ou du hasard. Étrangement, c'est ce flottement qui les fait exister dans cette dimension ouatée qui est celle des nuages: présents mais impalpables, poussés et modelés par le vent. Ceux-ci n'ont donc rien des personnages d'action qui bardent tout le cinéma américain. Ce film, si ce n'est que pour ces détails, mérite qu'on s'y arrête. (É.-U. 1988. Ré: Lawrence Kasdan. Int: William Hurt, Kathleen Turner, Geena Davis.) — M.-C.L.

LES AVENTURIERS DU TIMBRE PERDU (Tommy Tricker and the Stamp Traveler)

Il y a, à la base du plus récent film de Michael Rubbo, une idée sympathique: celle de prendre au sens littéral la phrase voulant que collectionner les timbres soit une façon de voyager. Malheureusement, derrière cette trouvaille scénaristique se dessine un film sans surprise, qui souffre d'une structure narrative déficiente que tente de racheter, tant bien que mal, un montage enlevé. Deuxième long métrage pour enfants de Rubbo (le précédent était *Opération beurre de pinottes*), *Les aventuriers du timbre perdu* marque tout de même une réelle progression dans le travail du cinéaste. Ici, les fautes de goût qui gâchaient son film précédent ont été évitées. Reste donc une histoire d'aventures qui lorgne parfois du côté du vidéoclip et qui conserve le plus souvent le ton de la comédie. Déplorons tout de même que, sexiste, le film confine les fillettes aux rôles de faire-valoir et ne fait voyager que les garçons. Quant aux enfants-acteurs qui se disputent les timbres baladeurs, aucun n'a l'étoffe de Fanny Lauzier ou de Mahée Paiement, les deux découvertes de la série des *Contes pour tous*. (Qué. 1988. Ré: Michael Rubbo. Int: Lucas Evans, Anthony Rogers et Jill Stanley.) 101 min. Dist: Cinéma Plus. — M.J.

William Hurt,
The Accidental Tourist.



Ont collaboré :

Michel Beauchamp — M.B.
Marco de Blois — M.D.
Marcel Jean — M.J.
Yves Lafontaine — Y.L.
Marie-Claude Loiselle — M.-C.L.
Jeanne Painchaud — J.P.
Linda Soucy — L.S.

Coordinateur de cette section :
Yves Lafontaine

BIG TIME

Big Time se présente tout aussi disloqué, désordonné et insolite que peut l'être Tom Waits lui-même. Ce que le film propose en fait est plus qu'un simple spectacle filmé. Le public, oublié dans l'ombre de la salle, disparaît pour laisser place à l'instant décuplé du spectacle que l'on fait éclater en de multiples images (sans qu'il ne s'agisse toutefois d'un montage du type vidéoclip). Amalgame plutôt érange de scènes fantaisistes interprétées par Tom Waits lui-même et d'instantanés morcelés de spectacle, tout cela apparaît ainsi comme autant d'échappées oniriques, voire même schizoéphrènes, de ce personnage. Âpre et pourtant lucide folie que la sienne, Waits, en porte-parole de tous les «loosers» de la terre, régurgite textes et chansons sur scène, mais le film ne fait pas que retranscrire un spectacle mais élabore, à partir du personnage, tout un univers visuel qui finit néanmoins par ennuyer à cause de l'imaginaire vite standardisé qu'il représente: jeux avec le jaune et le rouge, costumes, gadgets, etc. Il y a évidemment quelques moments, quelques petites trouvailles dans ce film, mais noyés dans le fouillis d'un montage sans logique aucune, — sans substance même, atténuant rapidement l'intérêt que l'on pourrait porter à voir apparaître à l'écran un univers aussi fantasque que celui de Tom Waits. (É.U. 1988. Ré: Chris Blum. Int: Tom Waits, Michael Blair, Ralph Carney, Greg Cohen, Marc Richot, Willie Schwarz.) 90 min. Dist: Island Visual Art. — M.-C.L.

Jill Stanley, Lucas Evans
et Andrew Whitehead,
*Les aventuriers
du timbre perdu*.



VUE PANORAMIQUE

BUSTER

En 1963, eut lieu, en Angleterre, un événement qui mit le pays sans dessus dessous: le train postal était dévalisé — par des amateurs en plus! — de plusieurs millions de livres sterling en fonds publics. S'inspirant de cette affaire, David Green nous raconte, d'une façon comique, l'histoire de Buster; celui-ci, après avoir réellement participé à ce vol, fut libéré au début des années 80. Ce très bon sujet aurait pu servir à dresser un portrait critique de la société britannique, étant donné qu'il fait entrer en conflit l'attachement des Anglais au prestige national et le phénomène de la pauvreté, mais il n'en est rien: Green, malheureusement, gaspille. Au lieu de laisser les situations se développer, pour permettre aux caractères de se dévoiler, et ainsi, créer de véritables enjeux, il enchaîne des scènes très courtes, comme s'il avait peur d'endormir. Les événements se précipitent, mais parce qu'ils n'ont aucune densité et qu'ils ne nous sont jamais présentés au-delà de leur plus stricte mise en place, le récit n'a pas ce côté rocambolesque qu'on a voulu lui donner. De sorte que cette représentation du prolétariat anglais, vaguement inspirée, sur le plan photographique, par le «free cinema», apparaît très superficielle. (G.-B. 103 min. Ré: David Green. Dist: Phil Collins, Julie Walters, Larry Lamb, Stephanie Lawrence, Ellen Beaven, Michael Attwell.) Dist: Cinépix — M.D.

Phil Collins, *Buster*



Meryl Streep, *A Cry in the Dark*.



A CRY IN THE DARK

Fred Schepisi s'emploie ici, par le biais d'un fait réel, à dresser le portrait d'une société sur laquelle le pouvoir des mass médias est total. Une jeune femme australienne voit son bébé tué par un animal sauvage, lors d'un séjour de camping. Les journaux ne tardent pas à s'emparer de ce fait divers; toute la population s'y intéresse, et commence à douter de l'innocence de cette femme, qui aurait bien pu avoir tué son enfant. À intervalles courts et réguliers, Schepisi glisse des apartés qui nous renseignent sur la transformation de l'opinion publique par les médias: interviews, couvertures de revues, réactions chez le peuple, etc.

Pour nous relater l'expérience de cette femme, Mercer nous fait le coup de la «mauvaise mère»: celle-ci, saoule du remue-ménage médiatique dont elle est l'objet, pense plus à son image qu'à sa famille. On regrette que Schepisi adhère au mouvement de masse qu'il voulait pourtant critiquer. Par ailleurs, notons qu'il suggère l'irrépressible engrenage médiatique avec efficacité, cela en alternant l'anecdote et son traitement médiatique avec une régularité de métronome. Seulement, son discours n'est pas à l'abri d'une surcharge mélodramatique. (É.-U. 1988. Ré: Fred Schepisi. Int: Meryl Streep, Sam Neill, Bruce Myles, Charles Tingwell, Dennis Miller, Neil Fitzpatrick, Lewis Fitzgerald.) 121 min. Dist: Warner — M.D.

DIRTY ROTTEN SCOUNDRELS

Le parcours du réalisateur de *Dirty Rotten Scoundrels*, Frank Oz, est pour le moins inusité. D'abord connu comme marionnettiste de grand talent (Miss Piggy, c'est lui; Yoda, c'est encore lui), il coréalise *Dark Crystal* avec Jim Henson, le créateur des «Muppets», et il poursuit avec un remake de *The Little Shop of Horrors*, film de série B des années 50. *Dirty Rotten Scoundrels* est son premier long métrage sans la présence de marionnettes; la manipulation se situe à un autre niveau! Cette comédie met en scène deux escrocs beaux parleurs qui profitent des fortunes qui s'étalent au grand vent d'une petite ville de la Riviera française, Beaumont-sur-mer. L'intrigue, un feu roulant, est enlevée du début jusqu'à la fin, et donne une large place aux brillantes interprétations des Michael Caine (tour à tour Anglais distingué, prince déchu ou savant psychiatre), Steve Martin (l'Américain sympathique ou le frère mongol de Sa Majesté) et Glenn Headly (en jeune Miss Colgate explorée) qu'il faudra surveiller de près dans ses prochaines apparitions à l'écran. Le jeu est si vivant qu'on se pose cette curieuse question: la manipulation de marionnettes serait-elle une bonne école pour la direction d'acteurs? Quant aux images du film, elles ne sont pas en reste puisque signées par Michael Baulhaus, le directeur photo attiré de Fassbinder, notamment dans *Despair* et *Le mariage de Maria Braun*, et celui de Scorcese dans *After Hours* et *La dernière tentation du Christ*. Une polyvalence qu'il faut saluer. (É.-U. 1988. Ré: Frank Oz. Int: Michael Caine, Steve Martin, Glenn Headly, Anton Rodgers) 109 min. Dist: Orion. — J.P.



Michael Caine et Steve Martin, *Dirty Rotten Scoundrels*.

DRÔLE D'ENDROIT POUR UNE RENCONTRE

Drôle d'endroit pour une rencontre est un premier film qui frôle la très grande réussite dans ce qu'il a de plus beau : le vertige qu'il nous communique de la dérive émotionnelle de deux êtres. Deneuve et Depardieu sont engagés dans un décor désolé qui les rejette, les abandonne à leur détresse. Deux immenses acteurs grondent, murmurent, geignent, incarnant précisément cela : la détresse à l'état pur, et François Dupeyron leur offre un film qui regorge d'idées merveilleuses, souvent insolite comme la vie elle-même. Deneuve y est fragilisée, ardente, elle adhère totalement aux gestes fous de son personnage (qui soudain veut échanger sa robe contre celle d'une autre femme, qui se lie à un routier, qui s'empare d'un livre, n'importe lequel, et déclare à son mari l'avoir lu). Mais Dupeyron parvient plus difficilement à souder les éléments d'un film superbe dans ses parties, mais assez faible dans son tout. De construction très réfléchi sous une apparente simplicité, le film est ainsi miné par un sens du cinéma insuffisant, en regard surtout de sa très belle ambition. Les acteurs s'en trouvent eux-mêmes abandonnés, privés d'un répondant formel, d'un projet de mise en scène aussi singulier que les figures qu'ils endossent. Leur présence s'en serait trouvée fixée dans le cinéma, presque immortalisée, et non seulement insérée dans une suite de scènes et de plans pris isolément, aussi troublants soient-ils. (Fr. 1988. Ré: François Dupeyron. Int: Catherine Deneuve, Gérard Depardieu, André Wilms, Nathalie Cardone.) 98 min. Dist: Cinépix. — M.B.

EVA GUERRILLERA

Tourné à Montréal et au Nicaragua, *Eva Guerrillera* raconte l'itinéraire d'une jeune Salvadorienne engagée dans la guérilla. C'est, pour Jacqueline Levitin, la réalisatrice, un premier long métrage de fiction après quelques essais en documentaire (*Pas fous comme on le pense*). Malheureusement, ce passage à la fiction se fait de manière douloureuse. La cinéaste ne semble jamais faire confiance aux possibilités de la fiction et se réfugie sans cesse derrière une esthétique inspirée du documentaire (interviews, plans-séquences, voix off utilisée à des fins didactiques, etc.) sans arriver à en faire émerger des lignes de force. La présence, à l'intérieur du récit, d'une journaliste canadienne préparant un article sur Eva, n'arrive pas non plus à résoudre le problème dramatique et fait apparaître une carence sérieuse du côté de la direction d'acteurs. (Qué. 1987. Ré: Jacqueline Levitin. Int: Angela Roa, Carmen Ferland.) 80 min. Dist: Films du Crépuscule. — M.J.

FANTÔMES EN FÊTE (Scrooged)

Adaptation très libre d'un conte de Charles Dickens, *Fantômes en fête* est un typique produit hollywoodien visant à vendre (à gros prix) trois tonnes de bons sentiments à l'approche d'un Noël que l'on dit de plus en plus mercantilisé. On y suit Frank Cross (Bill Murray), jeune producteur de télévision aux dents longues. La veille de Noël, celui-ci reçoit la visite de quatre fantômes qui, à force de peur, le font réfléchir sur le véritable sens de cette fête. C'est ainsi qu'après avoir porté sa croix le temps de quelques scènes cauchemardesques, Cross interrompt le spécial de Noël dont il est le producteur et, en véritable terroriste de la morale chrétienne, s'installe devant les caméras et y va d'un long sermon sur l'esprit de Noël, la fraternité universelle et un tas d'autres thèmes tous aussi passionnants.

Capitaine de cette entreprise de propagation de la mauvaise conscience capitaliste, Richard Donner, un habitué des gros bateaux (il a fait *The Goonies* et le premier *Superman*), livre ici la marchandise avec un certain métier et à grand renfort d'effets spéciaux. Si son film coule avant d'arriver à bon port, c'est surtout parce que les violons lui sortent par les écoutilles. Bill Murray, lui, surnage tout de même un bon moment, surtout lorsqu'il s'accroche à Carol Kane, qui offre un bref mais grand numéro en fée des étoiles sadique. (É.-U. 1988. Ré: Richard Donner. Int: Bill Murray, Karen Allen, John Forsythe, Carol Kane, Robert Mitchum et Michael J. Pollard.) 101 min. Distr: Paramount — M.J.

FORCIER: «EN ATTENDANT...»

Enfant terrible du cinéma québécois, Marc-André Forcier, dont l'œuvre se compose de seulement sept films (dont cinq longs métrages), est une figure si singulière de notre cinématographie que son territoire serait considérablement amputé si on lui soustrayait son œuvre. L'à-propos d'un documentaire de 90 minutes consacré à ce cinéaste ne fait donc pas de doute. Réalisé «honnêtement», sans cependant faire preuve de trop d'inventivité, le film de Berthiaume et Bélanger trace un portrait complet, multiple et contradictoire du cinéaste. Cela en s'appuyant essentiellement sur des entrevues d'acteurs, de techniciens, de cinéastes qui ont travaillé de près avec lui. Ponctué de nombreux extraits des films de Forcier, qui, en se relayant permettent de constater encore une fois que son univers, immense, est à l'épreuve du temps, ce documentaire saisit également le cinéaste en plein travail sur le plateau de *Kalamazoo*: une entrevue avec lui est aussi au programme. (Qué. 1988. Ré: Yves Bélanger, Marc-André Berthiaume.) 90 minutes. Dist: Cinéma Libre. — L.S.

HANNA'S WAR

En privilégiant un traitement humaniste de son sujet, on ne peut dire que Menahem Golan (*Over the Top* et *The Delta Force*) ait pris un risque énorme avec *Hanna's War*. Illustration vigoureuse du récit des aventures d'une juive au destin tragique, l'alibi de ce produit est tout à fait respectable, même s'il s'agit d'enfoncer les portes ouvertes de la mémoire collective. Mais comment cela peut-il se justifier cinématographiquement si on n'y trouve pas une approche nouvelle, une étude plus fine et plus profonde que celle d'œuvres semblables (i.e.: la série *Holocaust*)? On sent que Golan utilise l'histoire sans être vraiment concerné. Il cherche manifestement à peindre sa fresque historique, son *Dr Jivago*, autour d'un personnage héroïque, une juive hongroise exilée, officier de sa Majesté Britannique et Israélite... Malheureusement, ses personnages, sans réelle consistance, n'échappent pas à la description sommaire. Leurs interactions sont seulement esquissées. David Lean réussissait mieux dans ce genre et parvenait à ménager le psychologique et le pittoresque grandiose, avec un goût plus manifeste pour les hommes et les femmes et ce qui les agite. *Hanna's War* lorgne plus souvent vers les standards télévisuels et le goût des images accrocheuses. (É.-U. 1988. Ré: Menahem Golan. Int: Maruschka Detmers, Ellen Burstyn, Anthony Andrews, Donald Pleasence, David Warner, Vincenzo Ricotta.) 149 min. Dist: Cannon — Y.L.



Bill Murray et Carol Kane, *Fantômes en fête (Scrooged)*

ITINÉRAIRE D'UN ENFANT GÂTÉ

Dans *Itinéraire d'un enfant gâté*, comme dans tout film de Lelouch, l'histoire se répète. Et au centre de cette histoire, un fantasme incestueux père/fille (ici Belmondo et Marie-Sophie L.) se réalise par-delà le temps. La musique (celle de Francis Lai surtout, mais aussi des chansons interprétées, entre autres, par Nicole Croisille et Jacques Brel) veut contribuer à rendre la situation intemporelle. Il ne s'agit plus de rendre réel le choc, mais surtout de traîner la nostalgie. La caméra, dans ses vastes mouvements, vide toute scène de l'événement qu'elle contient et le son, fréquemment coupé, contribue à diluer l'instant, à dissoudre l'événement dans la nostalgie. Chez Lelouch, l'histoire se répète parce que le fantasme qu'il poursuit de film en film rejette la notion de temps et de réalisation personnelle. L'histoire d'un père qui ne peut se résoudre à disparaître, et celle d'enfants qui ne voudraient grandir que pour se projeter dans le passé de leur père. Ce thème, Lelouch n'est pas le seul à l'avoir abordé au cinéma, et il sait parfois l'utiliser de manière à remuer beaucoup de choses chez le spectateur. Mais la mixture cette fois-ci ne prend pas. En effet, si l'utilisation passe-partout et accrocheuse de la musique sert en certains moments à créer entre les personnages un semblant d'émotion, on n'est nullement épâté par la construction du film et on cherche encore le brio que certains lui ont trouvé. (Fr. 1988. Ré: Claude Lelouch. Int: Jean-Paul Belmondo, Richard Anconina, Marie-Sophie L., Daniel Gélin, Jean-Philippe Chatrier, Michel Beaune, Anne Philippe.) 126 min. Dist: Cinéma Plus. — Y.L.

JAUNE REVOLVER

Petit polar psychologique, *Jaune revolver* s'impose par ses qualités techniques, mais ne soulève ni un grand intérêt de fond ni un véritable attachement aux personnages. Naviguant entre les eaux troubles de personnalités complexes, ceux-ci doivent leur crédibilité à des performances de comédiens (Sandrine Bonnaire et Laura Favali) bien plus qu'à une évolution dramatique, singulièrement mal maîtrisée par une mise en scène efficace, sans plus. Le scénario, par ailleurs trop simpliste dans sa construction, accumule les meurtres comme d'autres les ouvertures et fermetures de portes et échoue à engendrer une ambiguïté mystérieuse qui aurait conféré quelque relief à cette sombre histoire de jeunes inconscients. (Fra. 1988. Ré: Olivier Langlois. Int: Sandrine Bonnaire, François Cluzet, Laura Favali.) 103 min. Dist: Cinépix. — Y.L.



Jean-Paul Belmondo et Richard Anconina,
Itinéraire d'un enfant gâté

Gilbert Sicotte et Marie Tifo, *Le marchand de jouets*



PHOTO: MICHEL GAUTHIER

LE MARCHAND DE JOUETS

Le Marchand de jouets est un beau film qui pêche par excès de sagesse. Moyen métrage adapté d'une nouvelle de l'écrivain Naim Katan, il relate une histoire incongrue dont le cinéaste semble avoir voulu contenir la perversité. Une femme, dotée d'un enfant comme d'une excroissance encombrante, rencontre dans un train le marchand du titre, un marabout paisible qu'irrite au plus haut point l'exubérance de sa partenaire de voyage. Mais la séduction se met de la partie et entraîne le boudeur dans une aventure inattendue qui lui sera une petite leçon de sadisme émotif. Tout va dans ce film où l'interprétation de Marie Tifo et de Gilbert Sicotte est source de délices, où la mécanique du récit est réglée au quart de tour. Seule la retenue de la mise en scène lui fait ombrage, sa désinvolture, qui trahissent peut-être un certain désintérêt du cinéaste. Plus corsé, le filmage aurait mieux correspondu à la perfidie sous-jacente d'un scénario bien tourné. (Qué. 1988. Ré: Paul Tana. Int: Gilbert Sicotte, Marie Tifo.) 45 min. Distr: Les Films du Crépuscule. — M.B.

MISSISSIPPI BURNING

Enfant de pub, Allan Parker ne s'est jamais distingué par sa subtilité. Son interprétation tordue de la réalité lui avait ainsi valu une belle controverse à la sortie de *Midnight Express*, taxé de racisme. La démagogie est une maîtresse d'un entretien avantageux, source de maints bénéfices. Que *Mississippi Burning* travestisse les faits, qu'il fasse du FBI le grand triomphateur du Ku Klux Klan dans la période tourmentée du mouvement des droits civiques noirs aux États-Unis peut même se défendre. Et le cinéaste en appelle vigoureusement de son statut d'artiste, qui lui accorderait le devoir de livrer sa propre «vision» des événements. Mais comme disait l'autre: le travelling est affaire de morale, et c'est dans le filmage même que Parker se démasque, qu'éclatent son mépris du peuple (inutile d'être marxiste pour s'en convaincre) et l'ambiguïté de son regard sur les Noirs américains. Toute l'immoralité du concept d'efficacité au cinéma est exprimée dans la mise en scène simpliste et naïve du film, qui laisse ouverte l'interprétation du thème (le racisme) mais qui enferme les êtres, les émotions dans le carcan d'une représentation frauduleuse. (É.-U. 1988. Ré: Allan Parker. Int: Gene Hackman, Willem Dafoe, Frances McDormand.) 125 min. Distr: Orion. — M.B.



Willem Dafoe,
Mississippi Burning

A MONTH IN THE COUNTRY

Pendant l'été de 1920, un artisan débarque dans un petit village du Yorkshire pour restaurer une fresque dans une église. À l'extérieur, près du cimetière, un archéologue effectue des fouilles pour retrouver les ossements d'un ancêtre d'une famille de la région. Les recherches, auxquelles les deux hommes se livrent, sont non seulement révélatrices du passé de ce village, mais aussi de leur propre personnalité: comment la guerre les a marqués, comment ils ont survécu, quelles souffrances et plaies les traumatisent encore... L'anecdote fait ressortir la chaleur des rapports humains avec les gens du village et la distance du pasteur, personnalisation de l'Église, hautaine et prétentieuse. Par ailleurs, leurs travaux, comme leurs relations, servent à exorciser le passé et à les guérir de leurs maux. Sur un sujet de cette nature, Pat O'Connor fait un film simple, bourré de détails bucoliques, qui tissent un environnement apaisant autour de ces hommes brisés. Cette lente convalescence d'un mois passe par des séances avec des enfants généreux et curieux, par les promenades à travers les prés et les bois, et par l'affirmation progressive des personnalités. Si les mots sont, trop souvent, lourds de sens et ne ramènent qu'au passé, les regards sont, au contraire, ancrés dans le présent et alors le non-dit devient plus éloquent. Le réalisateur sait faire sourdre l'émotion dans les scènes simples et naturelles, entrecoupées d'images plus poignantes ou, plus distrayantes. Un film intimiste et rigoureux, sans grandes prétentions, dont le charme saisit le spectateur, surpris quelquefois par la naïveté rafraîchissante de certaines séquences. (G.-B. 1986. Ré: Pat O'Connor. Int: Colin Firth, Kenneth Branagh, Natasha Richardson, Patrick Malahide, Jim Carter.) 96 min. Dist: Cinesque. — Y.L.

THE NAKED GUN

Depuis *Airplane*, en 1980, Jim Abrahams, David Zucker et Jerry Zucker se sont imposés comme trois noms importants de la comédie américaine. Aujourd'hui, Abrahams, qui fait maintenant cavalier seul comme réalisateur (*Big Business*), se joint aux frères Zucker pour écrire *The Naked Gun*, un film d'humour absurde plein de références cinéphiliques, dans l'esprit d'*Airplane* et de *Top Secret*. C'est David Zucker qui assume la réalisation de cette parodie de séries policières qui montre un lieutenant des forces de l'ordre de Los Angeles aux prises avec un homme d'affaires véreux qui planifie de trucider la reine d'Angleterre au cours d'un match de base-ball. Inventif et plutôt efficace, ne reculant devant aucune facilité et préférant l'accumulation des gags (qu'ils soient bons ou mauvais) à une certaine épuration qualitative, le film mise abondamment sur le casting le plus étonnant de l'année (après celui de *Twins*) en demandant à chacun de jouer les pincés-sans-rire: Leslie Nielsen (rescapé d'*Airplane*), George Kennedy (rescapé de la série des *Airport*), O.J. Simpson (rescapé de la Ligue nationale de football), Priscilla Presley (rescapée de *Dallas*) et Ricardo Montalban (rescapé tout court). (É.-U. 1988. Ré: David Zucker. Int.: Leslie Nielsen et Priscilla Presley.) 85 min. Dist: Paramount. — M.J.

OBSESSED (Obsédée)

Adapté du best-seller de Tom Alderman, *Obsessed* est un drame psychologique dont l'un des malheurs, et non le moindre, est de ressembler à *La guêpe*. Comme dans le film de Carle, une femme veut venger la mort de son enfant, tué par un chauffard en état d'ébriété. Mais si le film de Carle provoquait involontairement le rire — à cause de son interprétation surtout — celui de Spry n'arrive qu'à irriter tout spectateur doté d'un minimum d'exigence en matière cinématographique. Le film vaut ce que valent la plupart des téléfilms américains de série: c'est-à-dire pas grand-chose. À vous faire perdre tout espoir dans le cinéma national de langue anglaise. (Qué. 1988. Ré: Robin Spry. Int: Kerrie Keane, Daniel Pilon, Saul Rubinek, Alan Thicke, Coleen Dewhurst, Mireille Deyglun.) 103 min. Dist: Astral — Y.L.

MY STEPMOTHER IS AN ALIEN (Ma belle-mère est une extraterrestre)

Il s'agit de la rencontre comique de deux caractères apparemment incompatibles: un astronome invivable (Aykroyd) et une extraterrestre cinglée (Basinger). De cette union, surgissent des gags qui reposent, pour la plupart, sur un principe de déphasage culturel: on met une martienne dans une situation typiquement «terrestre», et on regarde ce qui arrive. Quelques-uns d'entre eux nous rappellent ces comédies de série B, qu'un sens du loufoque paroxystique réussissait parfois à sauver de la totale médiocrité; on pense aux *Three Stooges*, à *Abbott et Costello*, à certains *Marx Brothers*. À cet égard, l'hommage explicite rendu à Jimmy Durante est éloquent — quoique ses enseignements aient été oubliés.

La mise en scène, par sa platitude, contribue à ce que l'action se dirige vers le «happy end» comme l'âne derrière la carotte, à ce que l'enchaînement des événements se fasse dans les limites du convenu. Corrélativement, cet univers de banlieue exemplaire qui nous est décrit, dans lequel les petites filles veillent à ce que leurs pères ne tombent dans les pattes d'une quelconque incornue, est désespérément correct, outrageusement convenable. Tout cela contribue à faire de ce film le produit manifeste d'un programme immuable. Au détriment de ces performers qui, tels Durante et Aykroyd, sont nés sur la scène, ont développé une sorte de don sauvage pour l'improvisation, et ne sont jamais aussi drôles qu'à bride abattue. (É.-U. 1988. Ré: Richard Benjamin. Int: Dan Aykroyd, Kim Basinger.) 100 min. Dist: Columbia. — M.D.



Natasha Richardson et Patrick Malahide,
A Month in the Country



Leslie Nielsen et Priscilla Presley,
The Naked Gun

TALK RADIO

Le phénomène des «trash medias» sert de toile de fond à ce film d'Oliver Stone. Le personnage principal est un animateur de radio dont la spécialité est d'engueuler ses auditeurs. S'entretenant avec eux sur les ondes, il balaie du revers de la main, avec la même irrévérence, toutes leurs opinions. Son spectacle est un feu roulant de répliques révélatrices d'une certaine Amérique, celle de l'extrême-droite et de ses néo-nazis de tout poil.

L'atmosphère créée par Stone est étouffante, typique d'un huis clos. Les trois quarts du film se caractérisent par une unité de temps et de lieu. Le réalisateur de *Platoon* ne se prive pas d'artifices de mise en scène non naturalistes, qui témoignent de sa relative indépendance à Hollywood : scène à grande figuration filmée en plans rapprochés ; «rires en conserve» ajoutés sans raison apparente ; décors tournoyant derrière un premier plan immobile, etc.

Malheureusement, Stone ne cherche pas à comprendre les mécanismes (complexes) du phénomène qu'il illustre. En se contentant de nous en mettre plein les oreilles, il ne démystifie pas ce phénomène, il ne fait qu'en nourrir le côté spectaculaire. (É.-U. 1988. Ré : Oliver Stone. Int : Eric Bogosian, Ellen Greene, Leslie Hope, Alec Baldwin, John McGinley.) 110 min. Dist : Cinéplex. — M.D.

TEQUILA SUNRISE

À défaut d'innover, le cinéma américain applique parfois certaines recettes moins indigestes que d'autres, s'employant à bien faire les choses sans trop forcer sur l'édulcorant. Film de dialoguiste-scénariste (l'habileté de Robert Towne est reconnue à ce titre et le film en bénéficie), *Tequila Sunrise* est de plus grande ambition que son résultat, mais néanmoins réussi dans sa facture et sa construction convenues. Si le triangle de cinéma qu'il nous propose n'a pas l'envergure du mythe dont il s'inspire, Michelle Pfeiffer est tout de même bien belle et son jeu solide, Mel Gibson incarne un trafiquant repentini assez dense et Kurt Russell, desservi par un personnage mal dessiné, compose un flic gominé (ça ne lui va pas du tout) caricatural. Mais il manque à nos ersatz de Barbara Stanwick ou de Cary Grant un cinéaste d'une autre trempe, mieux apte à ranimer un style, à retrouver l'innocence perdue d'un cinéma d'une autre époque. Une femme est donc la flamme de deux amis d'enfance, l'un flic, l'autre truand, et c'est au truand que la «blonde de glace sous la braise» (ou n'est-ce pas l'inverse?) accordera son amour rédempteur. Le flic, très années 80, très *fair play*, s'inclinera devant le destin. Ça baigne dans la garniture dorée, celle du pop-corn. (É.-U. 1988. Ré : Robert Towne. Int : Mel Gibson, Michelle Pfeiffer, Kurt Russell, Raul Julia.) 115 min. Dist : Warner. — M.B.



Eric Bogosian, *Talk Radio*



Kurt Russell, Michelle Pfeiffer et Mel Gibson, *Tequila Sunrise*

THE THIN BLUE LINE

Errol Morris s'est emparé pour ce film, d'un fait divers réel : un condamné à mort se prétendait innocent du meurtre d'un policier dont il était accusé. Convaincu, le cinéaste prit en charge de prouver l'innocence de cet homme. D'une part, il filma le témoignage de tous ceux ayant gravité autour de cette affaire (l'accusé lui-même, le coupable présumé, les témoins, les avocats, les policiers, etc.) ; d'autre part, à partir de ces matériaux, il reconstitua, en autant de points de vue qu'il en avait recueillis, la scène du meurtre.

Systématique comme s'il construisait un tour Eiffel en bâtons d'allumettes, Morris mène l'enquête. Miss Marple aurait aimé. À chaque témoignage, nous sommes appelés à reconsidérer les faits. La partie reconstituée du film influe sur notre raisonnement : la teinte de bleu dans laquelle elle baigne, son hyperréalisme glacial, ses gros plans obsessionnels, ses nombreuses répétitions dramatisent les enjeux d'un verdict irréflecti. «Avons-nous bien vu?», nous dit Morris. Malheureusement, il focalise avec une telle insistance sur l'anecdote, il en gonfle à ce point l'importance relative, que ses fondements en sont occultés. Qu'importe alors que cette histoire soit vraie ou non, puisque pendant ce temps, c'est le véritable coupable — le système judiciaire américain — qui s'en tire indemne. (É.-U. 1988. Ré : Errol Morris. Int : Randall Dale Adams, David Harris.) 106 min. Dist : Cinéplex. — M.D.

THINGS CHANGE

Comme pour *House of Games*, David Mamet démontre avec *Things Change*, une grande virtuosité scénaristique. Mais ce qui pouvait inquiéter dans son premier film, à savoir sa tendance à recourir de manière excessive aux effets de mise en scène dans l'unique but de ponctuer le récit, est maintenant confirmé. En effet, Mamet donne l'impression qu'il se limite à jouer, de manière abusive, sur les codes et les règles d'un genre, le film policier et de *gangster*, qu'il s'amuse à railler, à l'instar de Jonathan Demme (*Married to the Mob*). On sent trop les ficelles, la mécanique interne du film (une idée, un tour de passe-passe et une surprise à la fin), et on est rarement touché par ses personnages sans complexité, unidimensionnels, même si, dans l'ensemble, la suite de quiproquos et de gags engendrés par une erreur sur la personne (un vieux cireur d'origine italienne passe pour l'un des pontes de la mafia) donne quelques scènes amusantes, au second degré. (É.-U. 1988. Ré : David Mamet. Int : Don Ameche, Joe Mantegna, Robert Prosky, J.J. Johnson, Ricky Jay, Mike Nussbaum, Jack Wallace.) 100 min. Dist : — Y.L.



Randall Adams (à gauche), *The Thin Blue Line*



U2: RATTLE AND HUM

Les films de concert ont rarement donné, par le passé, des œuvres abouties, mais depuis que la musique pop est devenue, grâce aux vidéos, un phénomène plus visuel que musical, l'esthétique des films s'est développée, améliorée, professionnalisée. Techniquement, *U2 Rattle and Hum* est une réussite. Soigneusement figolé, le film reflète parfaitement le narcissisme de U2 tout en cherchant à nous convaincre de la valeur de leur musique et de leur charisme comme interprètes. Il se veut l'image, la représentation filmique, de ce qu'est le groupe. Prétentieux, il fait la roue et tente par divers moyens techniques (on y retrouve toute une panoplie de caméras hyper-sophistiquées, en passant par une Louma et une armée de Steadycam) de prouver un certain talent artistique. Le réalisateur, Phil Joanou, qui a aussi effectué le montage, a opté pour un style flamboyant, usant à profusion d'éclairages travaillés, de mouvements incessants, d'un noir et blanc (pour environ 80% du film) très à la mode, et d'un montage rapide et rythmé. Sans doute le film aurait-il gagné à être moins rutilant et moins consciemment éclatant, mais tout de même Joanou, s'il ne réussit pas vraiment à nous rapprocher de la musique ou du groupe, fait montre d'un savoir-faire évident. On est tout de même très loin de l'originalité et de l'aboutissement que Jonathan Demme a démontré dans *Stop Making Sense*, avec les Talking Heads. (É.-U. 1988. Ré: Phil Joanou. Int: Bono, The Edge, Adam Clayton, Larry Mullen Jr., B.B. King et son band, New Voices of Freedom, The Memphis Horns.) 99 min. Dist: Paramount. — Y.L.

TWINS

Il s'agissait d'y penser. On ne pouvait réunir dans un même film acteurs plus antinomiques que Arnold Schwarzenegger et Danny De Vito, jouant d'improbables jumeaux victimes de manipulations génétiques. Indéniablement, le duo étonne: l'un, résultat concluant d'expériences visant à obtenir un surhomme, est parfait (beau, bon, cultivé) mais naïf; l'autre, inattendu et rejeté, résume à lui seul une bonne partie des défauts de la race humaine: petit, crapuleux, etc. Ivan Reitman (*Meatballs*, *Ghostbusters*) livre une comédie bien ficelée mais sans surprise: après quelques rebondissements, le petit rachète évidemment son passé véreux en faisant une bonne action, sous l'oeil approbateur du surhomme à la bonté un peu trop contagieuse. (É.-U. 1988. Ré: Ivan Reitman. Int: Arnold Schwarzenegger, Danny De Vito, Kelly Preston, Chloe Webb, Bonnie Bartlett.) 107 min. Dist: Universal. — J.P.



AUTRES FILMS AYANT PRIS L'AFFICHE À LA MÊME PÉRIODE, DONT ON A PARLÉ DANS DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS

- Numéro **36** MON GÉNÉRAL (Mi general)
LE TRAIN POUR HOLLYWOOD
(Pociag do Hollywood)
- Numéro **37** TOI ET MOI AUSSI (Du Mich Auch)
- Numéro **38** LE FESTIN DE BABETTE
JANE B. PAR AGNÈS V.
- Numéro **39-40** CHOCOLAT
KONITZ
LAMENTO POUR UN HOMME DE LETTRES
LIBERTY STREET BLUES
LA LIGNE DE CHALEUR
MILES FROM HOME
PASCALI'S ISLAND
PELLE, LE CONQUÉRANT
A WINTER TAN
- Numéro **41** UNE AFFAIRE DE FEMMES
LA COMÉDIE DU TRAVAIL
LA COMMISSAIRE (Komissar)
DEAD RINGERS
ENCORE—ONCE MORE
KALAMAZOO
LA NUIT AVEC HORTENSE
LA PEAU ET LES OS
LES TISSERANDS DU POUVOIR



Harrison Ford, Melanie Griffith et Sigourney Weaver,
Working Girl

WORKING GIRL

Schéma typique du cinéma des années 50 remodelé aux formes de la société des années 80, *Working Girl* se situe dans la lignée abondante des films américains exploitant le syndrome de l'accession au rêve américain. De la jeune fille naïve et maladroite qui, voici trente ans, ne rêvait que d'épouser l'homme riche ou célèbre pouvant la sortir de sa condition modeste, à cette petite secrétaire à la conquête de Wall Street, il n'y a qu'un pas. Un pas mais aussi toute une mer qui est celle des années de féminisme qui n'ont pourtant rien changé à la mentalité d'un peuple où tout succès passe nécessairement et obligatoirement par la projection d'une Amérique prospère, où tout est toujours possible. D'entrée de jeu, le film nous présente cette sempiternelle vue symbolique de l'arrivée par bateau à Manhattan, pour se terminer par cette tout aussi symbolique vue plongeante sur Wall Street, du haut du nouveau bureau de Tess et de son rêve devenu réalité. Tout dans *Working Girl* assure le pouvoir qu'il exerce sur le public. Non seulement grâce à sa distribution, mais également grâce à son rythme n'accordant aucun répit et au scénario parfaitement construit, le film tient le spectateur en otage du début à la fin. C'est une grosse machine hollywoodienne mais qui pour une fois, fonctionne avec classe et sans effort. (É.-U. 1988. Ré: Mike Nichols. Int: Melanie Griffith, Harrison Ford, Sigourney Weaver, Joan Cusack, Alec Baldwin, Philip Bosco.) 113 min. Dist: Fox. — M.-C.L.